

## L'emprise du qat - 2009

Lors d'une discussion avec des amis, ils nous parlent de leur récent périple au Yémen. Je suis tout ouïe !

« J'ai toujours rêvé de m'y rendre pour tout ce que ce pays représente de mystères et de légendes, mais on m'a dit qu'il était presque impossible de filmer les femmes »

« C'est vrai en général, mais c'est un ami, Michel Percot, qui a organisé notre voyage et nous a permis de rencontrer des femmes yéménites aussi photogéniques qu'accueillantes ».

Je récupère illico le numéro de téléphone de ce Michel providentiel et le contacte aussitôt. Dès la fin de notre entretien, j'appelle Annie.

« Prépare les bagages, on part au Yémen dans quinze jours ! »

Michel m'a communiqué l'adresse e-mail de Nabil, son correspondant à Sanaa, capitale du Yémen. Nabil est responsable des relations publiques au ministère du tourisme et patron d'une petite agence de voyages. On échange de nombreux courriels pour peaufiner un programme très détaillé de réalisation d'un reportage. Je souhaite mettre en valeur la vie traditionnelle des yéménites ainsi que leur environnement architectural unique au monde. Certains sites sont classés au patrimoine mondial de l'Unesco. Nabil me propose de traiter un sujet prédominant et invasif : celui de la pratique ancestrale de culture et de consommation d'une plante aux vertus euphorisante et stimulante, riche en alcaloïde : le Qat.

Il nous accueille à l'aéroport. Forte corpulence, petite moustache, il parle un excellent français, en prenant le temps de bien choisir ses mots qu'il prononce distinctement avec un accent qui ne ressemble en rien à celui des maghrébins. C'est plus neutre, moins musical, moins méditerranéen. Il nous conduit à notre hôtel, dans la vieille ville, à deux pas de son bureau.

On avait vu des photos et quelques rares reportages sur le Yémen, mais sans apprécier à ce point l'étrange et fascinante beauté architecturale du site. Les maisons, parallélépipédiques à plusieurs étages, sont en briques rosâtre sombre. Les encadrements de portes et fenêtres ressortent des murs et sont soulignés de peinture blanche. Les balcons sont des dentelles en ciment sculpté et blanchi à la chaux, tout comme la plupart des pans de murs, ornés de fresques ciselées. Des minarets et des tourelles chargés de décorations finement dessinées ajoutent une

note de fantaisie à cet ensemble féérique qui ressemble davantage à une gigantesque pâtisserie figlée à la crème Chantilly.

Une immense thèière en métal doré très ouvragé trône au milieu du hall d'entrée de l'hôtel, riche d'un aménagement très oriental fait de boiseries noires sculptées et de vitraux à motifs géométriques ou coraniques.

On passe le reste de cette première journée à l'agence de Nabil pour décortiquer le programme du séjour. Abdul, notre guide, nous rejoint. La trentaine, pas très grand, plutôt mince, cheveux presque ras, barbe de trois jours, l'œil pétillant, il parle notre langue à la perfection.

Le soir, Abdul nous invite à le suivre au sommet de l'immeuble. On arrive sur une terrasse entourée d'une magnifique balustrade en béton, formée de sculptures ajourées et torsadées. La ville s'étend à nos pieds. C'est un enchantement de la voir se transformer : les lumières s'allument de toutes parts et les enjolivures des maisons cèdent leur blancheur au rose puis à l'orange à mesure que le soleil décline. Soudain, le brouhaha des moteurs et des voix est masqué par les premiers appels à la prière. C'est l'instant qu'on appelle « l'heure de Salomon », le moment où les muezzins des cinquante mosquées de la ville interprètent un véritable concert dont les chants résonnent au plus profond des souks. Le commerce y reste aussi intense qu'en plein jour et la nuit confère à cette animation une atmosphère confinée, presque intime. Annie et Abdul fendent la foule en discutant pendant que je filme au son des clameurs et du tintamarre des klaxons de véhicules à deux ou trois roues. Je me sens en parfaite sécurité bien que nous soyons les seuls occidentaux. Il faut dire que ma petite taille aide à passer inaperçu. De nombreuses allées débouchent sur des petites places coiffées de bâches, sorte de clairière où l'on peut se restaurer. L'endroit est exigü. On doit se frayer un passage pour s'installer à une longue table saturée de convives. Au coude à coude, des cuisiniers font de leur mieux pour préparer des kebabs, du poisson grillé ou des galettes fourrées de légumes avec des ustensiles rudimentaires d'un autre âge. Il n'y a pas de couverts. C'est avec les doigts qu'on mange la nourriture posée directement sur des grandes feuilles de papier kraft.

Je fais remarquer à Abdul que les touristes ne sont pas légions.

« La frilosité du tourisme est due au climat d'instabilité politique et aux raids aériens contre les rebelles Houthis au nord du pays. Les rebelles sont aidés par l'Iran chiite, alors que l'Arabie Saoudite, sunnite, soutient les forces gouvernementales du sud. On ne sait pas comment ça va finir, mais la plupart de nos correspondants dans les agences européennes annulent leurs réservations ».

Au petit matin, Abdul nous guide dans la vieille ville. On traîne un peu dans les ruelles pour profiter du calme, de la fraîcheur et de la lumière rasante du soleil levant qui illumine ce décor de rêve sorti tout droit des légendes de la reine de Saba.

On croise deux yéménites âgés. Ils flânent nonchalamment, vêtus d'une fouta, la jupe traditionnelle qui se noue à la taille, et sont coiffés d'un kéfié à petits carreaux rouge et blanc. Des enfants jouent autour d'un petit chien, une femme voilée nous sourit sur le pas de sa porte, et accepte de se faire filmer : c'est de bon augure... Seuls dans leur ruelle, des ânes se régalent d'avoine dans une mangeoire, têtes contre têtes. Plus loin, un dromadaire tourne en rond dans une cour pour manœuvrer un moulin à huile. De nombreux hommes portent la djambia à leur ceinture, un poignard non agressif à lame courte et courbe. C'est une tradition héritée du fond des âges. De nos jours, il est toujours transmis de génération en génération.

En entrant dans le souk, on remarque mieux qu'hier soir les très nombreux mastiqueurs de qat. Les feuilles de qat sont régulièrement mises en bouche pendant des heures puis mastiquées sans jamais les cracher, jusqu'à former une énorme boule qui fait ressortir une impressionnante chique. Abdul précise : « Qu'ils soient marchands, employés de banque ou forgerons, ils s'adonnent à cette pratique sur leur lieu de travail. Et même les membres du gouvernement qatent pendant le conseil des ministres ! ».

Les points de vente sont innombrables, pour écouler une production florissante depuis les années soixante-dix, après la révolution yéménite. Le qat a alors supplanté la plupart des cultures traditionnelles comme celle du café, autrefois exporté par le port de Moka, sur la Mer Rouge. Nabil nous initie à la recherche des meilleures feuilles.

« La qualité du qat dépend bien sûr de la provenance des plants, de leur mode de culture et de leur conditionnement. Comme pour le vin, il y a le qat ordinaire, à tarif raisonnable, et les grands crus ».

L'après-midi, on rejoint Nabil et ses amis dans une maison isolée en bordure d'un grand potager planté de palmiers. Ils sont installés dans un « mafrage », une pièce spécialement réservée à la pratique du qat, seulement meublée de canapés et fauteuils, et s'y réunissent plusieurs fois par semaine.

Je fixe la caméra sur son pied et je commence à filmer les intervenants sous tous les angles. Seul Abdul et Nabil parlent français. J'enregistrerai les traductions faites par Abdul. Il ne qate plus, mais c'est lui qui lance la discussion.

« Il y a trois étapes pour qater. Lors de la première, on bavarde, comme on dit, de tout et de rien, pendant une à deux heures. Au cours de la deuxième étape, on discute sérieusement et on sent que tout est possible. Dès qu'un problème est soulevé, on trouve de suite la solution. Deux heures plus tard, c'est la troisième étape : on reste silencieux, tranquille avec soi-même...et les problèmes reviennent ! »

Hossein, un comptable, vante les bienfaits de la pratique.

« Ça active la mémoire et ça motive en doublant la capacité de travail » Abdul surenchérit.

« J'ai qaté pour faire comme tout le monde, et aussi, quand j'étais au lycée, parce qu'on nous disait qu'on pouvait beaucoup lire, être plus sérieux et s'empêcher de dormir ». Samir, officier de l'armée de l'air, boit une bonne rasade d'eau minérale avant de s'exprimer à son tour. Pour préserver sa santé, il faut laver les feuilles à cause des insecticides et autres produits chimiques, puis boire beaucoup d'eau pour limiter les effets nocifs sur les reins.

« Pour moi, ce n'est pas une drogue, parce qu'on peut s'arrêter du jour au lendemain ». Le maçon, Fadl, plein d'humour et déjà nanti d'une belle chique, confirme.

« Les effets du qat ne sont pas comparables à ceux de l'alcool ou d'une drogue. On n'a jamais vu quelqu'un avoir des hallucinations ».

Mais la consommation du qat présente des inconvénients majeurs. Les finances des ménages en souffrent lourdement. La plupart dépensent trente pour cent de leur budget familial, bien souvent au détriment des enfants. Par ailleurs, le débit des rivières et le niveau des nappes phréatiques sont insuffisants pour subvenir aux besoins en période de sécheresse. De nouveaux barrages sont régulièrement construits pour arroser les cultures traditionnelles mais les paysans s'en servent pour irriguer leurs nouvelles plantations de qat.

Nabil est plutôt pessimiste.

« On a un vrai problème pour la réserve d'eau du Yémen. Le qat absorbe un tiers de la consommation nationale en eau. Il y aura une grande catastrophe à cause du manque d'eau, peut-être des guerres et on ne sait jamais, peut-être que la troisième guerre mondiale sera la guerre de l'eau ».

Les réflexions se calment, les cerveaux s'embrument, les chiques sont prêtes à exploser. Le silence des méditations annonce la troisième étape de la qat-partie.

Les séquences prévues à Sanaa sont dans la boîte ; on peut alors poursuivre le reportage en allant dans une région que j'ai souhaitée typique du Yémen. Nabil a

choisi un village situé à un jour de route, sur les hauteurs du Djebel Bura. Et cerise sur le gâteau, un village où les femmes sont rarement voilées.

Le 4X4 est conduit par Ali, un charmant compagnon d'âge mur, bien en chair, bon vivant et malicieux. Abdul prend place à ses côtés, Annie et moi à l'arrière. La route serpente dans un paysage de montagnes désertiques, jalonnée de rares villages. Ici, tous les chemins mènent au qat. En s'arrêtant dans un hameau pour acheter des fruits, la plupart des clients arborent déjà la chique matinale. Ils sont là pour se procurer des feuilles de qat. Ils examinent les branches, les retournent dans tous les sens, en discutent entre eux puis les font emballer dans un papier journal. Au djebel, le qat n'est pas lucratif. C'est juste pour la consommation locale. Avant, il y avait du travail pour tout le monde avec les autres cultures. Le café était coté en bourse et se vendait un bon prix. Mais la concurrence, en particulier celle du Vietnam, a eu raison de la production yéménite. On longe encore quelques plantations de café aux arbres rabougris de sécheresse. Mais plus on pénètre dans le massif tourmenté du djebel, plus on traverse des plantations de qat à flanc de montagne. Les arbres sont plantés en terrasses, comme le riz au Vietnam. On circule maintenant sur une portion de route toute neuve qui n'en finit pas de grimper. En contre-bas, elle offre un magnifique ensemble d'innombrables lacets. Abdul nous explique que peu de temps avant, la région n'était pas accessible en voiture, pas même en 4X4, juste à pieds ou à dos d'âne. Lors de leur première incursion ici pour un trek avec un groupe de touristes, il a fait connaissance avec une famille que nous allons rencontrer dans le petit village d'Al Rebat, perché en sommet de colline comme la plupart des autres. Mais certains sont accrochés aux parois abruptes des pitons rocheux d'altitude. Ils possèdent tous le caractère purement yéménite de l'architecture de Sanaa, sauf qu'ici, les maisons ne sont pas en brique mais en pierres taillées. A la sortie d'un virage, on croise un berger guidant son troupeau de chèvres. Sans doute un clin d'œil pour nous accueillir sur la route du qat. Parce que ce sont elles qui ont révélé jadis les vertus du qat. Après en avoir brouté, elles semblaient très excitées.

Plus loin, on s'arrête devant une petite maison isolée, plus que sobre, presque délabrée. Ce sera notre gîte. Elle est seulement composée de deux pièces entièrement nues. L'une d'elle sera notre chambre. Abdul et Ali occuperont la seconde. Après un rapide diner préparé par Ali, on déballe nos duvets pour les allonger sur de fins matelas de mousse, et on s'y engouffre pour une nuit paisible, impatient de découvrir un lendemain chargé de promesses.

On lève le camp à la fraîche pour une bonne grimpe vers le village d'Al Rebat. On se gare sur une petite place, puis on emprunte une ruelle assez raide jusqu'à la maison à deux étages de nos hôtes. Le rez-de-chaussée sert de cave, de débarras. On suit Abdul jusqu'au premier étage. Toute la famille se trouve là, dans cette pièce cuisine-salle à manger qui ne comporte ni table ni chaise, juste un vieux buffet sommaire, très bas, pour les ustensiles de cuisine. Un grand tapis tient lieu de table et de siège pour les repas. Abdul nous présente Ahmed, la cinquantaine, cheveux grisonnants et barbe courte, hirsute, plutôt maigrelet, l'air craintif avec un manque évident de confiance en lui. Il porte des vêtements usagés, poussiéreux. Son épouse Mariam fait cuire du poisson sur un réchaud à gaz, à même le sol. Elle est dévoilée, ce qui nous surprend et me ravit. Son visage anguleux affirme une certaine détermination. C'est elle la patronne. Son regard est bienveillant, profond. Je sens qu'elle nous sonde, le courant semble passer. Ses deux filles l'assistent. Soudah, treize ans, très réservée et toujours voilée devant des étrangers au village, et Alham, dix ans, beaucoup plus sociable avec un caractère bien trempé, vive, enjouée, souriante, taquine. Elle n'arrête pas de nous regarder, Annie et moi, curieuse et impatiente de nous connaître. Blotti dans un coin de la pièce, leur fils Salim observe discrètement, tout sourire. Il exerce des petits boulots occasionnels. L'ainé des quatre enfants, Saleh, est militaire à Sanaa et ne revient pas souvent ici, mais il est le véritable soutien de famille. Nabil les avait informés de l'objectif de notre visite, mais je tiens malgré tout à leur demander l'autorisation de filmer, en commençant par la cuisson en cours. Alham est ravie, presque excitée, mais reprend très vite des attitudes naturelles sans s'occuper du regard de la caméra. Ali revient avec nos provisions pour préparer notre déjeuner et le partager avec nos hôtes ... et leur poisson. Au cours du repas, on échange pour apprendre à nous connaître. Alham nous harcèle de questions. Elle rêve de devenir prof de math.

L'ambiance est aussi joyeuse que celle d'un repas de fête. Comme souvent lors de ces rencontres au bout du monde, des liens improbables se tissent instantanément et nous incitent à les resserrer. L'attirance pour cette famille jusque-là inconnue est palpable. Une alchimie prend forme. On est avide de se fondre dans leur univers pour mieux partager leurs joies et leurs souffrances. Pour l'instant, on nage tous dans une bulle de bonheur. Je filme en quasi continuité pour ne pas rater la moindre mimique prise sur le vif, la moindre confiance qui me sera traduite par Abdul, ce soir, juste avant de se coucher. Il adore décortiquer les rushes avec le fier sentiment d'être utile à la réalisation du documentaire. La tâche est minutieuse : pour chaque traduction, il faut identifier

la phrase correspondante en notant le timing de début et de fin à l'image près, pour être sûr de ne pas la couper. On passe beaucoup de temps avec lui et Annie, dans notre petit dortoir, à adapter et améliorer le scénario en fonction des tournages de la journée et de ceux à venir. Mais chaque jour, on essaye de s'en tenir au programme initialement prévu.

En montant au village, on s'arrête en route pour profiter du paysage et faire un balayage panoramique qui va bien restituer l'ambiance matinale du massif montagneux, encore voilé de brumes. Sur les terrains très accidentés comme maintenant, je ne fixe pas la caméra sur son pied, mais sur un petit coussin que j'ai bricolé avec un sac en tissu rempli d'un kilo de riz puis cousu. C'est très pratique et efficace. Il suffit de le poser sur le support du moment (rocher, à même le sol, bord de fenêtre de voiture, etc...) et de bien y appliquer la caméra. On peut alors la manœuvrer avec une bonne stabilité et une étonnante fluidité.

A l'entrée du village, on croise Ahmed. On l'accompagne vers sa plantation de qat. Il possède une petite parcelle, comme la plupart des habitants d'Al Rebat. Malgré son âge et sa faiblesse physique, il est tellement accro qu'il continue d'escalader les arbres pour choisir les meilleures feuilles. A peine redescendu, il bifurque à gauche au lieu de regagner sa maison. Ce qu'il vient de cueillir n'est pas suffisant, il va alors acheter le complément chez l'épicier du coin. En rentrant chez lui, Mariam avoue son impuissance à le raisonner.

« In Shallah, pourvu qu'il arrête de qater. On a deux fils, Salim, qui n'arrive pas à s'en sortir, et Saleh, militaire à Sanaa. Avec l'argent du qat, on pourrait leur payer des études. Si on avait assez d'argent pour acheter un sac de farine, il le dépenserait pour du qat. J'aime pas le qat. Pourtant, c'est vrai que des femmes qatent pour se donner de l'énergie et mieux travailler, mais je n'en connais pas personnellement ».

Ahmed monte au second étage, composé d'une petite chambre et d'un salon/TV qui sert de mafrage pour sa séance de qat. La pièce comporte deux canapés, mais il s'assied par terre, dans un coin, en étalant les feuilles autour de lui. Alham en profite pour nous inviter à la suivre, Annie et moi, pour aller puiser de l'eau. Elle prend un grand jerrycan et se voile le visage. Je demande pourquoi à Abdul. C'est Mariam qui répond.

« Avant, on n'était pas voilé. Ça a commencé avec l'arrivée de la route. Des religieux sont venus nous conseiller de porter le voile. Et puis avec tous ces étrangers qui passaient sans arrêt, on n'était plus chez nous. Et le voile, c'est aussi notre religion, c'est mieux pour nous. On ne va quand même pas se mettre à nu ! ».

Toute guillerette, Alham descend prestement le sentier abrupt jusqu'à un bassin d'eau saumâtre en contre-bas du village. Un réseau régional de distribution sera mis en place prochainement... paraît-il. En attendant, l'eau provient de citernes qui se remplissent lors de la saison des pluies, mais là encore, les réserves restent insuffisantes car elles servent aussi à irriguer le qat. De nombreuses femmes, également voilées, viennent puiser l'eau en papotant avant de remonter la pente chargées comme des baudets. Alham remplit le jerrycan à son tour, le sangle sur son dos et amorce la montée avec peine, à moitié courbée. Elle refuse mon aide en me gratifiant d'un superbe sourire. Sitôt rentré, on rejoint tous Ahmed et son qat pour une séance d'interview informelle, spontanée. Alham s'assied par terre, blottie contre les jambes de sa mère, installée sur le canapé. On discute de sujets très variés comme le nombre important d'enfants par ménage. Annie demande à Abdul, papa d'une petite fille, s'il a assisté à l'accouchement.

« Non, on ne fait pas ça ».

« Tu devrais. Peut-être que si les hommes assistaient aux accouchements, vous feriez moins d'enfants ». Abdul traduit en arabe. Mariam esquisse un beau sourire d'approbation, puis parle du coût de la vie, en guise de diversion.

« La vie est trop chère maintenant. Ça n'arrête pas d'augmenter ».

On n'entend des pas dans la cage d'escalier. C'est le neveu d'Ahmed, également prénommé Ahmed, qui nous rend visite. Je lui demande ce qu'il voudrait faire plus tard.

« J'aimerais bien être officier, comme mon cousin Saleh ». La guerre, omniprésente depuis plus de cinq ans dans le nord du Yémen, influe sur le comportement et le choix des jeunes. Dans ce contexte aggravé par le chômage, l'armée en profite pour recruter. Mariam est inquiète.

« J'ai peur que mon fils Saleh soit envoyé sur le front. S'il lui arrivait quelque chose, j'en mourrais. On n'a que lui pour nous aider. C'est lui qui éclaire notre vie. Que Dieu le garde ». Le regard de Mariam se perd dans le lointain. Quelques larmes perlent au coin de ses yeux. Alham fixe sa mère avec gravité et compassion.

C'est Ali, notre chauffeur, qui rompt le lourd silence qui vient de s'installer. Il rappelle que demain, c'est la fête de l'Aïd el Kébir. On va commémorer le jour où Abraham égorga un mouton plutôt que de sacrifier son fils Isaac, après avoir été mis à l'épreuve par Dieu. C'est alors l'occasion symbolique de tuer un mouton. Ahmed en possède quelques têtes qui constituent son véritable patrimoine, et il veut préserver ce maigre cheptel.

« On ne peut plus faire de sacrifice pour l'Aïd el Kébir. On préfère vendre un mouton pour acheter des vêtements aux enfants ».

En redescendant à notre dortoir, je demande à Ali de nous déposer, Annie et moi, à deux ou trois kilomètres en amont. Ça nous fera du bien de marcher un peu sous les derniers rayons du soleil. On s'émerveille en observant le design et le charme de la trop rare adénium, délicate fleur rose, symbole du Yémen. On rencontre deux enfants qui portent chacun un petit chevreau. L'un des enfants tend son animal à Annie qui le prend dans ses bras. En le serrant contre elle, il essaye de lui téter le cou en cherchant une vaine tétine. Eclat de rire général mais le tableau est attendrissant. Plus loin, des ouvriers font des travaux sur la route, tous défigurés par la chique du qat. Juste avant d'arriver, on croise un vieil homme. Il tient en équilibre grâce à sa canne. On tente un semblant de discussion, sans succès. On s'assied sur un muret. Il vient nous rejoindre, pour profiter de notre compagnie, silencieuse mais bienfaitrice. Puis il se lève, fait quelques pas et en levant sa canne, nous indique la direction qu'il va suivre pour rentrer chez lui, tout là-haut, là où on distingue les premières lumières qui s'allument, dans un petit hameau en nid d'aigle.

Ce matin-là, les prières de tous les villages se mêlent en une rumeur qui s'amplifie et inonde toute la vallée. Ali est plus joyeux que d'habitude. Pour fêter l'Aïd, il a revêtu sa fouta blanche et accroché sa djambia à une belle ceinture verte. A Al Rebat, les ruelles sont animées et envahies d'enfants tous plus beaux les uns que les autres. Aujourd'hui seulement, ils revêtent leurs plus beaux habits. Dans bien des cas, les costumes sont spécialement achetés pour l'occasion. Les filles arborent des bijoux brillants, chatoyants. Les garçons se bousculent à la petite épicerie et engloutissent rapidement le peu d'argent de poche octroyé par leurs parents dans l'achat de friandises, de babioles ou malheureusement, de gadgets guerriers. Les hommes se congratulent. Ahmed, vêtu de propre, suit la retransmission des cérémonies en direct de la Mecque, en compagnie de son qat, avant de descendre embrasser son fils Salim. Au détour d'une ruelle, on tombe sur le sacrifice d'un mouton devant un groupe d'enfants plus excités qu'impressionnés. Une voisine de Mariam, Sorout, brave grand-mère, nous invite chez elle, où elle reçoit ses enfants et petits-enfants, dont un bébé de quelques jours. Annie est ravie de lui faire des risettes sous le regard fier du papa. Un garçon de dix ans branche la radio qui diffuse alors une musique orientale assez entraînante. Il se met à danser et Sorout nous demande d'entrer

en piste. Annie ne se fait pas prier et entame une danse qui ravit tout le monde, même si ce n'est pas vraiment une danse du ventre.

Le lendemain, on s'octroie une journée chez des amis d'Abdul, à quelques heures d'Al Rebat, dans une vallée plutôt fertile pour la région. On traverse une des rares forêts du Yémen, là où pullulent des troupes de babouins sauvages. Nous sommes accueillis dans la cour d'une petite ferme par deux jeunes femmes dévoilées d'une rare beauté. Elles élèvent seules leurs enfants, car leurs maris, au chômage, sont partis en Arabie Saoudite comme travailleurs clandestins. L'une d'elle, Ratima, se met de suite aux fourneaux pour cuisiner les provisions apportées par Ali. L'autre, Amina, allume un grand narguilé pour en tirer de grandes bouffées en nous tenant compagnie. Elle dit à Abdul qu'elle qate souvent, mais aujourd'hui, elle préfère fumer. Je n'aurais donc pas de femme « qateuse » mais je ne perds rien au change, sauf que... elle ne souhaite pas être filmée. Oups ! Par contre, elle accepte que je filme les enfants, très mignons par ailleurs. Alors je dois avouer que je n'ai pas pu m'empêcher d'user d'un stratagème pour tourner en caméra cachée...

On savait bien, qu'un jour, on devrait quitter notre famille d'adoption d'Al Rebat et qu'on n'aurait aucune chance de les revoir. De part et d'autre, l'émotion est à son comble quand on s'éloigne à reculons vers le 4X4. Annie me serre la main à l'écraser. Elle n'avait jamais vécu cette bouleversante séparation d'avec des êtres chers qu'on a l'impression d'avoir toujours connus et aimés.

On sait qu'ils seront livrés à eux-mêmes dans un pays isolé et vulnérable qui ne pourra les protéger. Face au risque d'une dictature islamiste, le Yémen devra régler ses problèmes en interne pour justifier de sa capacité à rejoindre les pays du golfe, quitte à abandonner la pratique du qat.

Les yéménites pourront-ils alors bénéficier des nouvelles richesses offertes par ces monarchies de luxe ? Dans le cas contraire, comment compenser cette frustration, s'ils ne peuvent plus se réfugier dans le cocon rassurant du qat ? Les fantômes de leurs ancêtres continuent de planer sur les cimes du djebel. Ils se souviennent qu'autrefois, le Yémen s'appelait Arabia Felix, l'Arabie heureuse.

En retournant à Sanaa, Ali ne peut s'empêcher de nous demander de faire un détour pour saluer sa famille dans un village perdu. On accepte bien sûr. Avec une grande émotion, il y retrouve son fils, bientôt jeune marié, une ribambelle d'enfants, et surtout sa tante, très âgée, qu'il étreint longuement. On nous sert un repas improvisé de fête. En quittant Ali à Sanaa, je lui offre la paire de jumelle qu'il m'avait si souvent empruntée.

Nabil nous accompagne à l'aéroport et nous donne rendez-vous en France. Il y sera bientôt pour solliciter de nombreuses agences susceptibles de relancer le tourisme au Yémen.

De retour à Méaulte, un mail nous attend, signé Abdul. Il se termine par ces mots :

« Je n'étais pas un guide avec ses clients, mais un fils avec ses parents ».

Ce séjour au Yémen restera celui de tous les superlatifs, certainement aussi, parce que partagé avec Annie. Elle a pu m'aider à trouver les mots justes du commentaire, parce qu'elle était imprégnée des mêmes sensations. Le film, intitulé « L'emprise du qat » a remporté pléthore de trophées et Grands Prix en France et à l'étranger, en particulier le prestigieux « Diamant Award » offert aux huit meilleurs films en compétition internationale du BIAFF, en Angleterre, ainsi que le prix du meilleur documentaire.